

Nadia Bellaoui

Madame la ministre de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche,
Monsieur le secrétaire général de l'OCDE,
Monsieur le député,
Mesdames et messieurs les ambassadeurs,
Mesdames et messieurs,

Alors que s'ouvre la troisième et dernière partie de cette riche après-midi, permettez-moi tout d'abord de saluer la grande qualité des contributions et de remercier, au nom de l'organisateur qu'est la Ligue de l'enseignement, l'OCDE en premier lieu, et l'ensemble des intervenants. C'est un privilège de pouvoir bénéficier ainsi de la connaissance accumulée de l'organisation qui a été conçue pour identifier les problèmes, en discuter, les analyser et promouvoir des politiques pour les résoudre, à l'échelle des pays développés mais dans une optique de paix dans le monde. Les regards croisés d'experts, de scientifiques, de responsables politiques et d'acteurs de la société civile sont des ressources précieuses pour agir.

La tentation est forte de reprendre à son compte les points d'analyse les plus saillants. J'y succomberai d'autant moins que nous nous engageons, dans les tout prochains jours, à en rendre compte en ligne, de même que nous veillerons à faire circuler les contacts des présents pour que vous puissiez donner une suite à cette rencontre. Je vais, pour ma part, développer essentiellement l'une des dimensions, évoquées notamment par Dirk Van Damne, qui stimule et engage la militante associative que je suis.

Coopérer semble être le propre de l'homme. Depuis Darwin, les chercheurs modernes ont montré qu'au contraire de ce que pensaient les Grecs anciens, le rire ne l'est pas. Beaucoup d'animaux ont le sens de l'humour. Les grands singes sont comme nous, chatouilleux et ... facétieux. Mais l'humanité est la seule espèce à créer des sociétés à grande échelle et à faire ensemble, en tirant les ressources pour progresser.

La coopération n'est pas l'altruisme et il ne s'agit pas de pêcher par naïveté. C'est un fait : l'homme a développé des aptitudes affectives et cognitives qui le portent à coopérer avec ses congénères, plus que toute autre espèce vivante.

La trajectoire humaine est certes jalonnée par les conflits, les massacres, les doctrines obscurantistes... et bien malin qui pourrait aujourd'hui distinguer « le sens de l'histoire », quand même le progrès des sciences et des techniques apporte autant de bonnes nouvelles que de menaces. Mais, les faits sont têtus. Depuis l'aube de l'histoire, la singularité humaine est sa capacité à faire circuler les idées, à échanger, à commercer... Autant de modalités de coopération.

Au fil des siècles, les progrès techniques ont permis des échanges à plus vaste échelle, sur des plus longues distances, et toujours plus vite. Le passage à l'ère numérique constitue, en matière de communication, une rupture décisive. Il pourrait même entraîner une évolution observable du fonctionnement du cerveau. Je ne me prononcerai pas sur le sujet. En revanche, ma culture m'amène plus à m'intéresser à la façon de faire réussir des projets d'intérêt général dans une société numérique. En la matière, les belles histoires de l'internet sont exceptionnelles.

Je veux d'abord parler des logiciels libres. Aurait-on déployé l'internet aussi rapidement sans cette démarche collaborative à grande échelle ? Non, assurément. Le fait que la programmation des serveurs du réseau repose sur un code ouvert à tous, a permis une amélioration continue incroyable de qualité et d'efficacité. La technique en profite, pour pallier rapidement et justement les failles. La confiance y gagne, parce qu'on sait qu'il ne peut y avoir de pièges tendus qui résistent à l'investigation des développeurs du libre.

Autre exemple, alors que nous sommes au siège de l'OCDE, celui de *l'open data*, les données ouvertes si vous me permettez la traduction littérale. Ce qu'on constate à chaque fois, c'est que l'ouverte à tous des données publiques... amène d'immenses progrès en termes de fiabilité. Je m'explique : les fournisseurs initiaux font plus attention, les communautés d'internautes vigilants repèrent les incohérences et les erreurs. Et on fait un bond en matière d'utilisation des données, en multipliant de façon exponentielle les angles de vues et les inspirations.

Cela se vérifie aussi dans le cadre de la programmation informatique. Le résultat est imparable : quand tout ce que programme chacun des participants est immédiatement accessible à tous, les progrès du collectif sont fulgurants comparés à ce que les programmeurs, isolés, auraient pu faire chacun dans leur coin. La solution produite par l'intelligence collective est extraordinairement plus efficace que ce qu'une armée de codeurs peut faire sans coopérer.

Alors qu'au championnat du monde d'échecs, qui se déroule actuellement à New York, on verra s'affronter, pour la couronne mondiale, deux joueurs ayant grandi à l'ère de l'informatique, qui recourent intensivement à des logiciels pour leur préparation, il me plaît aussi de souligner que le meilleur joueur verra ses capacités proprement dopées en bénéficiant des conseils de milliers d'internautes de niveaux hétérogènes. L'être humain n'est jamais si fort que lorsqu'il participe à une intelligence collective.

Alors, pour résumer mon propos, coopérons, c'est comme ça qu'Internet fonctionne le mieux. Coopérons volontairement et résolument pour faire avancer l'école et faire progresser l'égalité dans l'éducation, comme nous y invitait Gabriela Ramos dès les propos liminaires de l'après-midi.

Lorsque l'on pense à l'école française, les premières images qui viennent sont souvent celles d'une salle de classe avec un professeur et des élèves qui écoutent. Une école compartimentée, par disciplines, par dispositifs, par niveaux, par classes. Cette « structure cellulaire » des établissements et du système éducatif est peu propice à une dynamique de construction du savoir qui inclue le travail collectif, collaboratif continu, presque informel.

Encourageons l'inscription des enseignants dans des communautés d'échanges et de construction collective de savoirs, encourageons la collaboration, le partage, l'intelligence collective. Cela se fait déjà mais les potentialités du numérique sont immenses en la matière.

Inscrivons l'école dans son environnement : l'éducation de nos enfants implique tout le monde. Les instruments numériques déplacent ou oblitèrent les frontières classiques, par exemple celles qui séparaient l'école du reste de la société. Le numérique fait entrer l'école dans les familles faute de savoir faire entrer les familles dans l'école.

Cela vaut pour les élèves. Intégrons dans nos pédagogies la formation par les pairs ou l'apprentissage entre pairs. Plus il y a d'informations et plus on a besoin que l'information devienne de la connaissance, qu'elle soit formalisée, transmissible, traduite. Le passage par le collectif est l'une des formes d'appropriation et de médiation qui vont donner prise sur l'information. Une personne, (au-delà des élèves nous sommes tous des apprenants), va trouver des environnements collectifs qui vont lui permettre d'avancer, elle va accéder à des ressources qui vont être des facteurs « déclenchants » pour s'emparer de l'information et comprendre cette fois, vraiment !

Rien de bien neuf pour les militants de l'éducation partagée et de la coéducation que nous sommes à la Ligue de l'enseignement. Mais la transition numérique en cours est radicale. L'institution scolaire, même chahutée, est suffisamment solide pour s'enrichir de ces potentialités nouvelles de coopération qu'offre le numérique. Elle risque, au contraire, de perdre définitivement sa légitimité si elle tâchait de les ignorer, en s'enfermant dans la compétition et l'entretien du « marché de l'angoisse scolaire », selon ta belle expression, Emmanuel Davidenkoff.

Mais nous sommes tous concernés par cette révolution. Nous avons tous à prendre en compte cette nouvelle donne et à relever ce défi dans une société qui ne va pas bien.

Coopérer, c'est la matrice des associations. Les associations et plus généralement le monde de l'économie sociale et solidaire ont incontestablement des atouts majeurs pour se saisir du potentiel de l'internet et se trouver actrices de ce que la transition numérique formule comme promesse. Pourtant, nous devons reconnaître que nous ne poussons pas toujours assez loin cette caractéristique.

Nos organisations ont, elles aussi, du mal à compter sur la capacité du plus grand nombre à améliorer la qualité de nos services. Nous ne fonctionnons pas assez comme des organisations apprenantes, où « à chaque fois que quelqu'un a appris quelque chose, quelqu'un d'autre peut l'apprendre plus facilement » selon l'expression lumineuse de François Taddei. Nous sommes, nous aussi préoccupés par la tension entre la défense de la marque et la logique de l'open source, engagés que nous sommes dans une concurrence pour l'accès aux financements ou à la visibilité.

L'entrée dans l'ère numérique nous invite et nous offre de puissantes ressources pour revenir au coeur de ce qui fait le génie des associations : la solidarité et la coopération à toutes les échelles. Elle invite à donner plus de force à la « co-construction des politiques publiques entre pouvoirs publics et société civile », en faisant plus de place à la société à travers les collectifs que nous représentons.

C'est le sens de cette recherche sur la co-construction de l'avenir numérique. C'est l'esprit qui anime l'ensemble de la Semaine de l'éducation, la Paris Ed Week, qui commence aujourd'hui. Le Salon de l'éducation, dans et hors les murs, valorisera ceux qui veulent coopérer pour faire réussir l'école. Au nom de la Ligue de l'enseignement, je vous invite à y prendre toute votre part. Et vous remercie de votre attention.